

Éric CRUBÉZY
AUX ORIGINES DES RITES FUNÉRAIRES
VOIR, CACHER, SACRALISER
Odile Jacob, Paris, 2019

Si nous ignorions la diversité des rites funéraires dans le temps et dans l'espace, voici un livre qui nous sortirait de cette ignorance. Il parcourt en effet à grandes enjambées les continents et les siècles pour approcher une dimension qui semble, elle aussi, caractéristique de l'humain, la relation à la mort et aux morts.

L'auteur nous rappelle les diverses théories du deuil et fait, comme je le fais souvent, du parcours d'une vie, une suite de deuils. C'est donc la façon dont ce processus se structure, individuellement et collectivement, qui, à ses yeux, différencie l'Homme des animaux, même si, chez certains de ces derniers, on peut voir poindre des embryons de prise de conscience (?) de la perte. La différence radicale n'est plus de mise entre nous et le reste du monde ; mais, même si les constatations s'accumulent de notre commune animalité, il n'en reste pas moins que l'humain reste différent. Il y a à la fois continuité et discontinuité, quoiqu'en pensent les antispécistes radicaux.

Face à cette diversité des comportements vis-à-vis des morts, il est logique de rechercher une structure commune qui transcenderait des différences pourtant importantes : quoi de commun entre l'incinération, l'enterrement, l'endo ou l'exocannibalisme ?

Ce qui nous est proposé, au-delà de la diversité des mises en forme, c'est une problématique de fond : différencier le cadavre, le corps mort, de la personne perdue, destinée à rejoindre plus tard indistinctement les ancêtres. Ceci se fait en trois temps.

Le premier consiste à « voir » le cadavre. Si actuellement on fait presque de cela une nécessité pour « commencer son travail de deuil », il est probable que dans des temps pas si anciens, la confrontation au cadavre était plus banale que de nos jours. Et c'est bien l'arrêt de toute vie relationnelle qui d'abord interroge, surprend, émeut, désespère. Un second temps suppose une action volontaire : « cacher », c'est faire disparaître ce corps, et là, les moyens les plus divers sont rencontrés, révélateurs sans doute d'une représentation de la mort comme vie différente, silencieuse et immobile donc effrayante, qu'il faut à la fois circonscrire et pacifier. Ce qui conduit à ce troisième temps qui « sacralise » les disparus. Pas tous, certainement.

Je suis toujours perplexe devant les reconstructions qui font parler les morts, surtout lorsqu'il s'agit de la préhistoire. Comment se représenter vraiment les schémas mentaux de cultures aussi éloignées de nos modes de pensées actuels ? Comment ne pas projeter nos propres manières de lire et d'interpréter ? Chacune de ces reconstructions est à la merci d'une nouvelle découverte archéologique. Fragile donc. Et où repérer les ruptures dans la longue, très longue histoire de l'évolution ?

C'est d'ailleurs bien à cette difficulté que nous confronte la théorie de l'évolution, celle de concilier l'appartenance à un même monde, la continuité, et la différenciation progressive et certaine des espèces et des individus. La contiguïté dans la continuité, la différenciation dans l'appartenance.

Je fais bien souvent le même constat : chaque spécialiste, en approfondissant son sujet, découvre le propre de l'homme : c'est le langage pour les linguistes et les lacaniens, l'organisation sociale pour les sociologues, la culture pour les anthropologues, l'argent pour les financiers et les économistes, la pensée pour les rationalistes, l'outil pour les ingénieurs, le rapport à la mort pour Éric Crubézy... au fond, tout ce qui est humain... est le propre de l'Homme !

Mais en ces temps où même notre qualité de mortel est remise en question, ce qui ferait espérer inutile tout processus de deuil, psychologique et social, il faudrait cependant encore réussir à faire le deuil de la mort elle-même. Mais ne serait-ce pas faire par la même occasion celui de la vie qui en est semble-t-il depuis toujours inséparable ?